

Le périurbain n'est ni de droite, ni de gauche

Le Monde.fr | 09.03.2012 à 09h54 • Mis à jour le 09.03.2012 à 10h06 | Par Guy Burgel, professeur à l'université Paris Ouest-Nanterre La Défense

"Le granite vote à droite, le calcaire vote à gauche." Cette formule lapidaire aurait beaucoup coûté à la réputation d'André Siegfried, auteur du fameux *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République (1913)*, si ses analyses historiques et culturelles n'avaient pas dépassé cette simplification géologique. Il en serait de même de la thèse du **"gradient d'urbanité"** (http://lemonde.fr/election-presidentielle-2012/article/2012/02/28/dans-la-france-peri-urbaine-le-survote-pour-le-fn-exprime-une-colere-sourde_1649247_1471069.html), qui voudrait que les électeurs, observés depuis une dizaine d'années, votent de façon très différente selon la distance qui les sépare des grands centres urbains : en gros, l'extrême droite obtient ses meilleurs résultats dans le périurbain lointain. La géographie électorale et l'étude des villes méritent mieux qu'un modèle géométrique réducteur, de surplus à courte vue.



(#)

PUBLICITE

Rejoignez PwC, le leader mondial de l'audit et du conseil (#)

Saisissez l'opportunité de vous développer, de travailler dans des secteurs variés et de vous construire un réseau durable dans un environnement

En fait, deux séries de processus peuvent rendre compte des évolutions profondes, qui s'inscrivent dans le temps long de la ville française depuis un demi-siècle. Les premiers tiennent aux transformations structurelles des rapports entre centre et périphéries dans les agglomérations urbaines. On avait hérité du XIX^e siècle d'une organisation simple opposant des quartiers centraux plutôt bourgeois et administratifs à des banlieues essentiellement ouvrières et industrielles, avec ce que ce schéma comporte d'approximations et d'exceptions : il y a toujours eu des quartiers populaires dans les cœurs de ville (Belleville, dans la capitale), et des périphéries plus huppées (Versailles ou Saint-Germain-en-Laye). Cette structuration stable avait forgé durablement depuis l'entre-deux-guerres la bipolarisation politique de la ville : un centre conservateur assiégré par une "ceinture rouge" communiste ou socialiste.

En cinquante ans, cette organisation fonctionnelle, sociale et électorale, s'est considérablement diversifiée et complexifiée à travers les bouleversements quantitatifs et qualitatifs de l'étalement urbain. Sous l'effet de l'augmentation des prix immobiliers, les centres se sont encore embourgeoisés, et dans le même temps, beaucoup de périphéries industrielles et ouvrières se sont à la fois "moyennisées" et tertiariées. En trente ans, de 1968 à 1999, dans un bastion du prolétariat, comme Nanterre, l'emploi ouvrier passe de 48 % à 14 % du total des actifs, et les cadres moyens et supérieurs bondissent de 24 % à 58 %. Et la population résidente suit le mouvement : de 12 % des habitants en 1968, les cadres deviennent 39 % en 1999. L'exemple n'est pas exceptionnel et s'étend progressivement par ondes successives des premières couronnes de banlieue aux grandes couronnes et au périurbain diffus. Changement des activités (déindustrialisation), desserrement de l'emploi, accélération des mobilités, élargissement progressif des zones de valorisation foncière, élévation généralisée des niveaux de vie, en dépit de quartiers répulsifs, qui s'enfoncent dans la relégation et l'exclusion, tout concourt à nuancer la coloration politique des périphéries urbaines, à les rapprocher du lot commun de la moyenne nationale, et surtout à faire vaciller leur ancrage électoral. En région parisienne, Levallois peut basculer durablement à droite, Colombes revenir à la gauche après un changement passager de majorité, et le pavillonnaire de Seine-et-Marne, socialement assez modeste, être réticent devant les perspectives ouvertes par le Parti socialiste.



A ces incertitudes des réalités socio-économiques s'ajoute incontestablement l'instabilité des appartenances et des identités idéologiques. La nouvelle "bourgeoisie" intellectuelle qui se renforce dans les centres-villes (les "bobos") est non seulement plus libre de mœurs, mais moins attachée aux valeurs traditionnelles de la droite. On n'a pas suffisamment souligné que la victoire de Bertrand Delanoë aux élections municipales de 2001, sa confirmation en 2008, étaient concomitantes d'un embourgeoisement continu dans la ville de [Paris](#). Simultanément, avec la désouvriérisation, le chômage, la baisse du militantisme politique et de l'engagement syndical, la fidélité des couches populaires aux partis de gauche devient moins constante, et surtout s'érode au fil du passage des générations. Il est certain que dans le périurbain profond, ces dilutions idéologiques sont encore plus accentuées et peuvent [expliquer](#) la tentation et les poussées du [Front national](#) : pas de tradition militante, peurs irraisonnées de la descente sociale, de l'immigration jugée envahissante, de la retombée dans le grand ensemble, paradoxalement lointain, mais que l'on a voulu [fuir](#).

Il faut encore [compléter](#) ce tableau de la misère citoyenne par la dépolitisation croissante, dont témoigne la hausse de l'abstention, au moins aux élections locales. A Sevran, dans un "9-3" très périphérique, marqué par les soubresauts périodiques et violents d'une crise de la banlieue qui s'alourdit, on passe de 25 % d'abstentionnistes aux élections municipales de 1977 à 52 % à celles de 2008. Il reste, et c'est un paramètre que l'on oublie toujours dans ces perceptions de l'expression politique, qu'il est préférable de [juger](#) en effectifs absolus de suffrages exprimés qui pèsent dans les urnes qu'en pourcentages d'intentions de votes : [Marine Le Pen](#) a beau faire ses meilleurs scores potentiels relatifs dans le périurbain de peuplement lâche, elle risque de [rassembler](#) ses plus forts contingents d'électeurs dans les zones denses des agglomérations.

Au total, il vaudrait certainement mieux pour l'interprétation politique faire un peu moins de [psychologie](#) banale et de mécanique spatiale simpliste, et un peu plus d'analyse globale de la ville : elle est pour l'instant curieusement absente du débat public français.

[

Guy Burgel est l'auteur de *Pour la ville* (éditions Créaphis, 2012)

Guy Burgel, professeur à l'université Paris Ouest-Nanterre La Défense